

Jean-Jacques Gorog *

La psychose dans « Les complexes familiaux »

La date (1938) est l'intermédiaire exact entre la thèse (1932) et les « Propos sur la causalité psychique » (1946). Rappelons que s'y trouve probablement l'exposé le plus complet de Lacan sur la clinique différentielle des psychoses. L'examen soigneux de ce qu'il avance s'impose parce que la référence qui permet l'établissement des types cliniques est le stade du miroir. Or, situer la psychose par rapport à ce moment génétique a abusivement fleuri dans l'École freudienne de Paris, et le support essentiel de cette thèse reste ce texte. De fait, elle n'existe nulle part ailleurs. Mais qu'on ne le trouve pas par la suite n'implique pas nécessairement un désaveu – mieux, s'y trouvent quelques notations sans lesquelles on aurait du mal à appréhender les développements ultérieurs de Lacan sur les psychoses.

Posons d'abord le point d'arrivée : la psychose a sa place dans un texte sur la famille, comme structure dite « décomplétée » et dont le délire à deux, mère-fille, est le modèle. Ce doublet occupe une place très particulière dans la clinique de Lacan : sa présence est constante, depuis Aimée et les sœurs Papin, en passant par l'exemple de la truie dans « La direction de la cure... », jusqu'à Joyce et sa fille dans le Séminaire qui lui est consacré ¹. Dans « Les complexes familiaux ² », deux chapitres, celui sur le complexe de l'intrusion (p. 36) et celui sur les psychoses à thème familial (p. 62), sont conclus par cette référence au délire à deux.

Le complexe de l'intrusion. Passons vite sur la jalousie décrite par saint Augustin, la valeur de l'image du rival et l'agressivité comme

* Texte déjà paru dans *Ornicar?*, n° 44, Paris, Navarin, janv.-mars 1988, p. 44-51.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII (1975-1976), Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

2. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001. Les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cet article.

secondaire à l'identification. Il est fait mention de la psychose : « L'agressivité maximum (des formes psychotiques de la passion) est constituée bien plus par la négation de cet intérêt singulier pour le rival que par la rivalité qui paraît la justifier » (p. 39). La différence établie entre passion « obsessionnelle » et passion délirante semble reprendre la définition freudienne de la jalousie délirante : je ne l'aime pas, lui, c'est elle qui l'aime.

On a les plus grandes peines à distinguer dans le texte la jalousie normale (homosexualité inconsciente) de la jalousie délirante (comme pour la grammaire de Schreber), la projection « intermédiaire » et hétérosexuelle ne pouvant suffire à faire saisir la différence. Par cette pointe, Lacan semble insister sur la *négation*, comme si le retour de l'intérêt de l'Autre pour la partenaire était nié comme étant sien, c'est-à-dire échappait à toute compréhension. Lacan, plus tard, fera l'écart entre imputation (imaginaire) et projection (réelle).

La rivalité est secondaire à l'identification et détermine le partage : la psychose nie la rivalité parce que l'identification – au sens où Lacan utilise ici ce terme – n'est pas en place. Autrement dit, l'agression du jaloux délirant n'est pas supportée par une vraie réalité, au sens que Lacan donne à cette rivalité dans le stade du miroir, et qu'il explique avec la constitution de l'image (éthologie). Le « gaspillage jubilatoire » est rapporté au « sentiment de compréhension sous la forme ineffable » de l'unité qu'il saisit de l'image spéculaire (p. 41).

Le monde narcissique « ne contient pas d'autrui » : le sujet ne se distingue pas de l'image elle-même – mieux, l'image ne fait qu'ajouter l'intrusion temporaire d'une tendance étrangère (*intrusion narcissique*), et c'est l'aliénation primordiale du moi avant qu'il n'affirme son identité. Cette intrusion primordiale rend compte de la mythomanie de l'enfant, mais surtout, pour ce qui nous occupe, du *transitivisme paranoïaque* « où le moi régresse à un stade archaïque » – qu'il faut entendre comme antérieur à la constitution du moi dans le drame de la jalousie. La position est celle où l'autre n'est pas distingué du sujet par l'introduction d'un tiers (p. 43).

On voit que l'issue de cette intrusion peut ne pas être l'« intégration de l'autrui ». Le patient « surpris par l'intrus dans le désarroi du sevrage fait une régression : psychose schizophrénique ou

névrose hypocondriaque » (p. 44). Lacan distingue ici soigneusement cette issue de celle de la paranoïa. Elle porte, cette fois, non plus sur le refus de la forme proposée renvoyant au corps dans son entier, mais sur ce qu'il appelle « fantaisies de la forme ». Curieusement, il aborde la paranoïa par l'entremise de cette fantaisie de la mère phallique, qui explique d'un côté la perversion, si *l'instinct sexuel est suffisant*, et de l'autre la paranoïa, où se produit, comme effet de cette mère phallique associée à un instinct sexuel insuffisant, l'objectivation du persécuteur extérieur ou intime (p. 45), disons-le extime pour simplifier. Ce découpage assez proche de celui de Freud et d'Abraham innove pourtant sur un point essentiel : l'homosexualité latente – encore explicitement présente chez Lacan – est abordée par le biais de la mère phallique, ce qui modifie radicalement la problématique. S'il est sans doute abusif d'y voir se profiler La femme, c'est déjà non plus l'amour pour le même sexe qui, rejeté, fait retour dans le réel, mais le rejet de l'amour pour le phallus complétant la mère.

Mais qu'est-ce que c'est cet « instinct sexuel insuffisant » ? Est-ce la reprise d'une thèse freudienne ou bien s'agit-il de l'énergie suffisante pour détacher le signifiant – dont on sait que Lacan, dans « Le stade du miroir », l'écrira ($-\phi$) ? Nous y reviendrons plus loin. Quoi qu'il en soit, le groupe décomplété semble bien servir d'argument à la non-séparation de la mère et de son phallus au bénéfice d'un tiers.

Voyons-en maintenant les conséquences sur les formes du délire : filiation, usurpation, spoliation côté paranoïa, intrusion, influence, dédoublement et délire corporel côté schizophrénie.

La mise en série des différents types cliniques, en fonction de l'identification narcissique (complexe d'intrusion), va être développée dans le chapitre intitulé « Les psychoses à thème familial ». Lacan se réfère à l'article de Freud, « Perte de réalité », pour donner son point de vue, après une ébauche de critique de la position qu'il avait adoptée dans sa thèse (p. 63) : le point de rebroussement est, au moment de l'aura de la réalisation œdipienne, cette érection de l'objet (= phallus) dans la lumière de l'étonnement. Autrement dit, le moment du stade du miroir qui intègre la personnalité est le même que celui de la phase féconde du délire, « phase où les objets, transformés par une étrangeté ineffable, se révèlent comme chocs, énigmes, significations » (p. 63). Le déclenchement est décrit comme

un effondrement de la position imaginaire où se soutenait le sujet : « C'est dans cette reproduction que s'effondre le conformisme, superficiellement assumé, au moyen duquel le sujet masquait jusque-là le narcissisme de sa relation à la réalité » (p. 63). Il lui faut en effet rendre compte du déclenchement tardif de la psychose de l'adulte par un semblant imaginaire, ayant intégré l'objet non pas comme moyen de la satisfaction du désir, mais comme pôle aux créations de la passion (p. 55). Cet objet ne doit donc pas être une simple image pour opérer : Lacan nous a expliqué, à propos de la situation œdipienne, ce qui le distingue déjà de la position classique où objet et moi, de même que sujet et moi, sont foncièrement construits du même matériau (narcissisme secondaire = narcissisme primaire). C'est avec la distinction essentielle de l'être (l'image) et de l'avoir (l'objet) que Lacan situe la dissymétrie. L'objet occupe deux places : celle du double où se constitue le moi, mais aussi celle de l'idéal, qui est ici à entendre comme idéal du moi, position tierce où Lacan reconnaît l'imago du père.

Si l'on compare cette description à celle de la psychose, on est contraint de voir que, là où l'idéal, l'*imago* du père, situe l'objet dans l'Œdipe, on a ici un objet qui, faute de cet idéal, se met à signifier tout seul.

Voyons maintenant les « formes de l'objet » (cf. schémas 1 et 2), depuis la paranoïa la plus pure jusqu'à celle qui l'est le moins (paraphrénie), par lesquelles se dévoile le narcissisme jusque-là masqué. On remarque que se trouvent écartées de la description les formes des psychoses narcissiques (schizophrénie, psychose maniaco-dépressive), pour lesquelles le déclenchement pose problème par son insidiosité ou par sa récurrence. Cinq formes se distinguent selon le rapport de l'objet à la crise, ou phase féconde, dont il est remarquable qu'elle soit constante. C'est ce moment fécond qui définit l'ensemble de ces formes :

1. L'objet poursuit sa course comme il le ferait avec l'Œdipe dans sa valeur de perte. Pas de compensation possible, c'est le délire de revendication, qui réclame l'objet bel et bien perdu en lieu et place de l'assomption de la castration.

2. L'objet reste celui de l'acmé de la crise. Il commémore ce moment sans autoriser l'identification : le sujet surveille ces objets,

c'est-à-dire ces reproches vivants qui l'entourent. C'est le délire sensitif de relation. Il semble que c'est la sorte de relative stabilisation du syndrome décrit par Kretschmer qui conduit Lacan à l'isoler. Mais en même temps, il évoque le délire de surveillance et la conscience morale qu'il implique, sur quoi Freud s'était appuyé pour construire le surmoi. Et c'est bien l'illusion de surmoi qui est en jeu : tout est en place, à ceci près que manque l'*imago* paternelle, avec cette vacillation repérée depuis longtemps par les psychiatres sous le nom de « folie avec conscience ». Enfin le champ plus vaste où l'objet revient en deçà de la crise, ce qui veut dire dans un sujet sur lequel l'identification du semblable n'a pas pu opérer.

3. La rivalité n'en est donc pas une et le semblable fait intrusion sous la forme du persécuteur. La forme pure en est la persécution interprétative ou paranoïa³, et c'est à elle seule que Lacan réserve le « sens homosexuel latent ».

4. La classique psychose hallucinatoire chronique inclut le syndrome d'automatisme mental, non cité comme tel pour la critique encore virulente à l'endroit de Clérambault (p. 67). Il est attribué ici à la désagrégation du moi archaïque (à ne pas confondre avec une quelconque dépersonnalisation actuelle) et réparti en trois groupes : 1. Le double où il s'identifiait s'oppose au sujet – à entendre précisément comme l'échec de cette identification. Lacan distingue ce double du persécuteur, sans doute à cause de son caractère fragmentaire : sentiment d'être épié, deviné, dévoilé ; 2. L'autodiffamation et la répression morale de l'écho de la pensée et des actes ; 3. Certaines hallucinations visuelles produisant le fantôme spéculaire des corps et accompagnées de réactions-suicides : c'est l'héautoscopie de Schilder (ou deutérosopie, ou hallucination spéculaire), dont le type est la vision du double au crépuscule. Certaines parties du corps peuvent être redupliquées avec conscience du caractère irréel de l'expérience. Le syndrome n'est pas nécessairement psychotique, et il peut survenir en cas de fatigue et de surmenage ou d'ivresse. Enfin, des personnages célèbres ont été la proie de ce mal étrange parmi lesquels d'Annunzio, Musset, Goethe ou Shelley.

3. Dès lors que Lacan renoncera à détailler ces fines distinctions cliniques, « paranoïa » désignera l'ensemble des cinq formes détaillées dans ce chapitre et non plus seulement la pure « persécution interprétative ».

5. L'anthropomorphie et l'organomorphie de l'objet sont ordinairement accompagnées de mégalomanie : c'est la paraphrénie, qui incorpore le monde dans son moi.

Je n'insisterai pas sur la relation aux « objets familiaux », relativement claire : les réactions morbides – entendez la dangerosité – sont décroissantes selon la réalité de ces objets, c'est-à-dire que l'on va du persécuteur familial (paranoïa) aux dieux de l'Olympe (paraphrénie). On retrouve cette répartition selon la distance entre le sujet et sa conviction délirante, et selon l'affirmation du moi, de plus en plus incertaine, jusqu'à la discordance déconcertante entre la croyance et la conduite du paraphrène (voir schéma 2).

Pourquoi les complexes ont-ils été reconnus d'abord dans la norme, où ils sont latents, et non dans la psychose où ils sont patents (p. 66) ? Parce que « les thèmes familiaux dans les psychoses ne sont que des effets virtuels et statiques de leur structure, des représentations où se stabilise le moi. Ils ne présentent que la morphologie du complexe sans révéler son organisation » – d'où l'artifice et la désuétude de l'étude des thèmes délirants chez les psychiatres, et un renouveau introduit par la psychanalyse. C'est ici que l'on retrouve Clérambault, et, curieusement, sous l'influence de la psychanalyse.

Passons sur l'archaïsme plus grand de la structure de la filiation délirante animale par rapport au roman de grandeur de Sérieux et Capgras pour arriver aux causes de la maladie. Lacan conserve ici la même répartition que dans sa thèse : psychogenèse, certes, mais non sans un appoint organique (processus), dans la phase féconde notamment. Il éprouve une fois de plus le besoin d'attaquer Clérambault et l'automatisme mental d'un côté, et de l'autre les traits constitutionnels du caractère pour retrouver, de façon tout à fait remarquable, la « tare » au plus secret des élans et des aversions du sujet : « Nous croyons en singulier dans le déchirement ineffable que ces sujets accusent spontanément pour avoir marqué leurs premières effusions génitales à la puberté » (p. 67). Soulignons ce terme d'ineffable, qui situe bien le rapport sans limites du sujet à la jouissance qui est au principe même de la psychose. Il est en tout cas distingué de toute compréhension. Il fait rupture, et Lacan le rapporte – il y insiste – à

un déficit biologique de la *libido* ⁴. L'important est que ce déficit, organique, doit être radicalement distingué de la problématique familiale qui existe parallèlement. C'est un autre ordre, comme si le réel se présentait là disjoint de l'organisation symbolique et imaginaire.

Reste le complexe familial : l'idéal du moi s'est formé d'après l'objet du frère, c'est-à-dire sur le semblable et non sur l'objet du père, radicalement autre : « Cet objet, en virant la *libido* destinée à l'Œdipe sur *l'imgo* de l'homosexualité primitive, donne un idéal trop narcissique pour ne pas abâtardir la structure de la sublimation » (p. 68). La sublimation veut dire dans ce texte l'identification au signifiant paternel. Elle équivaut au complexe d'Œdipe et se révèle impossible dans le cas de la psychose. C'est bien elle qui est en défaut, « abâtardie ».

Lacan confirme ensuite le rôle de la famille avec « les nids paranoïaques », la transmission de la paranoïa en ligne directe avec aggravation vers la paraphrénie.

Plus intéressante pour nous est la précision temporelle de son apparition chez le descendant : en clair, le déclenchement de l'enfant-adolescent se produit avant le déclenchement de la psychose du parent et comme un effet en retour. Contrairement à d'autres notions cliniques, celle-ci est bien connue pour sa fréquence. Elle a le mérite d'écarter la thèse trop évidente de la contagion de l'un à l'autre telle qu'elle est décrite habituellement, de la mère transmettant la maladie à son enfant, conformément au schéma de l'hérédité. Le groupe comme décomplété vient nous confirmer qu'il ne s'agit pas de cela.

Quant au délire à deux, rappelons que la question est très présente dans la littérature psychiatrique. La « folie à deux » a été décrite par Lasègue et Falret d'un côté, Legrand du Saule de l'autre, en 1873. Un certain nombre d'éléments sont nécessaires à sa production : l'isolement du groupe, un aliéné inducteur dominant un sujet induit habituellement frustré et crédule. L'internement et la séparation montrent chez l'inducteur la persistance du délire, alors que chez l'induit il disparaît rapidement. Baillarger, la même année, conteste l'aliénation chez l'induit et signale par ailleurs une « vraie » folie à

4. Le biologique ici comme le phylogénétique chez Freud trouveront plus tard leur place dans le registre du symbolique, et la libido, au titre de la pulsion, dans celui du réel.

deux, plus rare, où les deux sujets sont aliénés. Régis (1880) complète la description avec les « folies simultanées » de deux sujets, tous deux prédisposés, en contact intime. Des influences occasionnelles les rendent fous simultanément. Ils ont exactement le même délire, les mêmes hallucinations, le même langage pathologique, et la séparation n'a aucune influence heureuse.

C'est dans cette voie, et après Clérambault qui insiste sur ces cas, que Lacan propose deux couples délirants mère-fille dans l'article sur les « folies simultanées » de 1931. De fait, il s'agit d'une troisième forme : les délires sont simultanés mais n'ont pas le même thème. Ils sont indépendants, et chaque sujet reconnaît plus ou moins l'autre comme délirant. D'autre part, ils témoignent à l'évidence du groupe décompleté (enfant naturel sans père présent).

Plus spécifiquement, la relation mère-fille est particulièrement propice au délire à deux. Il convient de rapprocher cette remarque de ce que Lacan avance sur la relation mère-fille dans le complexe d'Œdipe (p. 55), où l'imaginaire de la mère trahit l'interférence des identifications primordiales avec l'idéal du moi et le surmoi. Chez la fille, la sublimation de l'imaginaire maternelle tourne en « souci systématique de l'image spéculaire ». On sait le sort de catastrophe que Lacan réservera plus tard à ce lien imaginaire mère-fille, masqué par la relation symbolique à l'Autre maternel. Ce n'est pourtant pas une invention de Lacan, puisqu'on trouve déjà cette notation dans Freud à propos de la jalousie féminine (cf., par exemple, le cas Schreber).

Dans le chapitre final sur les névroses familiales, se trouve un paragraphe sur la « schizonoïa », qui à vrai dire ne concerne pas véritablement la psychose : il s'agit plutôt – ce terme est de Pichon – d'« immaturité affective ». Il l'évoque néanmoins, et la « carence de l'imaginaire formatrice de l'idéal du moi » (p. 81), donnée comme la cause de cette introversion, anticipe largement et nettement le Séminaire sur les *Psychoses*.

ANNEXE

J.-A. MILLER a proposé ces deux schémas lors de son commentaire.

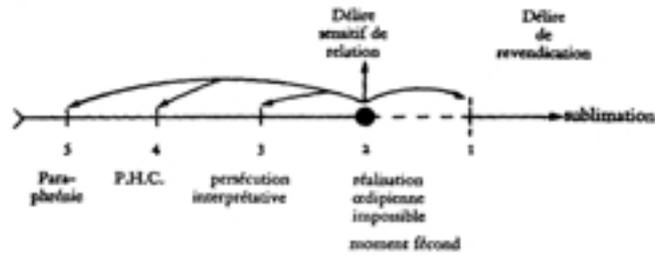


Schéma 1 — point de rebroussement

	Entités cliniques	Seconde topique	Le motif: réalité des objets familiaux et leurs substituts	distance au délire	affirmation du moi		
1	au-delà délire de revendication	objet irréductible au narcissisme secondaire	le cercle familial	contingence relative	stabilité affirmative	1	
2	simultané délire sensitif de relation	idéal du moi non subjectivé, externe				2	
3	en-deçà }	persécution interprétative	surmoi non refoulé	substituts parentaux	portée excessive des thèses	intentionnalité démonstrative	3
4		P.H.C.	désagrégation du moi archaïque				4
			filiales	identification	franche		

Schéma paru dans *Ornicar?*, n° 44, janv.-mars 1988, Paris, Navarin, p. 44-51.